

Quelques aspects de l'érudition et de l'esprit polémique chez

FELIPE GUAMAN POMA DE AYALA.

par Georges LOBSIGER.

Lors d'une récente étude sur la personnalité juridique de Felipe Guaman Poma de Ayala (VI), nous avons insisté sur le manqué d'objectivité de ce chroniqueur. Nous avons relevé de nombreuses contradictions dans ses prétentions généalogiques en procédant à des recoupements dans son propre texte. On ne peut rien affirmer de précis sur son compte, car, malgré son verbiage, il est évasif et réticent. On ne peut que compter sur sa bonne foi lors de sa rédaction, malgré des contradictions et des erreurs assez grossières. Par exemple, comment est-il possible que Poma puisse écrire en parlant de l'épouse de Huascar : "Chuquillanto dizen que fue muchas ueses hermosa . . ." soit "on dit que Chuquillanto fut des plus belles . . ." (p. 143).\*). Pourquoi cet appel à la mémoire publique, alors que Poma, le plus souvent possible, insiste sur son ascendance, impériale par sa mère, grand'tante de Huascar, et sur la position élevée occupée par son père, qui aurait été le bras droit de l'Inca, ce père auquel l'Inca prisonnier pensa lorsqu'il eut besoin d'un émissaire pour prendre contact avec Pizarre et Almagro sur la route de Tumbez aux fins de le délivrer de la prison dans laquelle l'avait jeté Atahualpa ! Ce père, cette mère, qui auraient eu leurs grandes et petites entrées à la cour, auraient pu renseigner exactement leur fils. Cette imprécision le rend suspect, d'autant plus qu'il ne donne aucune date précise avant 1600. Jusqu'à ce moment, aucun fait n'est très exactement situé dans le temps.

On pourrait penser à des interpolations, à l'intervention de plusieurs rédacteurs, à l'utilisation maladroite de notes par des copistes malhabiles, au mauvais collationnement de ces mêmes notes par quelque héritier testamentaire ou quelque pirate de lettres. Cependant, la lecture attentive de ce texte confus laisse l'impression d'une certaine unité, surtout dans les chapitres consacrés à l'occupation et à l'administration espagnoles, dans la description des dégâts irréparables causés au statut légal de l'Indien et surtout à son âme par les occupants. Les expressions identiques sont nombreuses, le ton est égal dans sa protestation, même si l'on relève, de ci, de là, quelques malencontreuses versions d'un

---

\*) Au cours de cet article, les citations empruntées à la chronique de Poma de Ayala suivent la pagination de l'édition Posnansky (IX) sans que la cote de cet auteur soit mentionnée.

même fait, les unes inutiles, les autres contradictoires. Mais chacun connaît la variabilité des témoignages et il serait presque possible d'admettre que ces divergences d'expression attestent, non l'objectivité de Poma - ne lui demandons pas trop - mais une conscience naïve. Simon Burnand, qui a examiné les illustrations avec l'oeil critique d'un dessinateur (II), arrive à la même conclusion, ils sont tous de la même main et ils ont été exécutés dans un laps de temps assez court.

Examinons un exemple de l'imprécision de notre auteur, Juan B. Lastres nous dit qu'il naquit dans le village de San Cristobal de Sondondo, dépendant de Santiago de Chipao, dans la province de Lucanas (III, p. XV). Poma semble confirmer cette localisation par ses déclarations de la page 1094/1084 en racontant son triste retour dans ce village où il avait ses maisons et ses champs, et où sa famille, sédentaire, ruinée aussi bien que lui, l'errant, ne le reconnut pas. Il dit bien qu'il s'agit de son village "san cristobal de suntunto nueva castilla de santiago chipao aquila y leon Real deste Reyno" et insiste en disant "bolberse asu pueblo" (1095/1085). Mais comme p. 1094 il dit avoir 80 ans, et que page 1095, exactement 11 lignes plus bas, il en avoue 88, on peut s'interroger sur la qualité de cette parenté, sur la réalité de cette localisation, tout en se souvenant que la précision chronologique de notre civilisation n'est pas universellement répandue et que la minutie spatiale d'autres peuples compense notre minutie chronométrique. On sait par Poma lui-même que des transferts de populations avaient eu lieu dès la mise en train de l'ordre nouveau et rien ne nous autorise à croire aveuglément ses dires. Le fait d'être propriétaire en un lieu n'implique pas l'appartenance à ce lieu et il ne faut pas confondre des notions distinctes comme le lieu de naissance, le lieu de résidence, le siège d'une activité économique et le lieu d'origine.

Poma mentionne aussi des fermes sises dans la vallée de Santa Catalina de Chupas qui vit le combat d'Almagro le Jeune contre la couronne, fermes qui lui auraient été volées par des hommes de loi. Aurait-il eu des propriétés dans tout le royaume (914/904) ?

Comment faire coïncider cette thèse avec celle qui fait de Poma un natif de Huanuco ? Dans sa dédicace à Paul Rivet du 22 juillet 1939, Ezequiel Ayllon (X. Vol. III, art. 2896) nomme Poma de Ayala "fils de Huanuco". On peut lire aussi dans le Journal des Américanistes de Paris (Tome XLV, p. 237-238), dans une note consacrée à l'expédition de M. Bertrand Flornoy dans les Andes (1955-1956) les lignes suivantes : "... il est permis de supposer que l'étude des documents contrôlera et situera dans cette partie du Haut-Maranon la civilisation nommée "empire de Yarovillca" par Huaman Poma et dont le Dr. Tello avait signalé l'intérêt". Nous-même, en nous basant sur un dessin de Poma et certaines déclarations, avons émis l'idée d'une naissance à Guamanga (VI, p. 12) Il est possible de faire toutes réserves sur cette hypothèse, car Poma est discret sur ses origines, malgré ses allégations, malgré sa vanité.

Nous sommes entré dans son jeu en utilisant les deux syllabes de "Guaman" qui figurent dans le nom de Guamanga. Il prétend que cette ville aurait été fondée par son père. Il insiste tant sur l'"aquila y leon real" en parlant de San Cristobal de Suntuato, faisant une discrète allusion à son nom (1094/1084), qu'il est loisible de relier l'affirmation de la fondation de Guamanga par son père au snobisme non déguisé de son nom. Nom ou pseudonyme ? Il laisse aussi supposer des attaches avec Huanuco (dans le texte Guanoco) dans ces termes : "... la dha ciudad de leon aguila rreal de guanoco guaman poma ..." (1030/1020). Autrement dit il s'incarne dans toute localité aux armoiries portant l'aigle et le lion.

Tout ceci est trouble. Cet exemple, le lieu de naissance, dont le choix est voulu, car il est peut-être à nos dépens, doit inciter à une très grande prudence. Lorsqu'il ne s'agit pas d'idée, de revendications, de dénonciations, Poma, l'atrabilaire chroniqueur, doit être mis sous tutelle.

Avant d'examiner quelques faits pittoresques de sa rédaction, notons un trait amusant. Poma est bon chrétien. Il aurait même tendance à être parfois bigot. Par exemple, il énumère (p. 94) un certain nombre de miracles connus sur la terre depuis sa création, depuis la chute de Lucifer, jusqu'au déluge (luuio), et l'élection des Gentils, et il confond miracle et châtiment divin. On se rend compte que l'enseignement religieux est malgré tout superficiel, car à la page 95, dans une envolée qui pourrait alors être signée Erasme ou Voltaire, il s'exprime, inconsciemment ironique, comme un contempteur de la religion. Il énumère ce que "l'on nomme miracles", les éruptions volcaniques, la foudre, l'ensevelissement des villes sous les cendres, les tremblements de terre, et la mort de nombreuses personnes par ces cataclysmes naturels, auxquels il ajoute les mouvements orogéniques et les raz-de-marée, puis c'est au tour des épidémies de variole, au goître généralisé; "... y tanbien se dize milagro de la gran cargason de nieue y granizo q. cayo del cielo", il mentionne en ces termes les tempêtes de neige et de grêle, puis les dégâts causés par les rats et les oiseaux dans les cultures, la famine, les maladies contagieuses, les parasites nocifs, l'anéantissement des récoltes, le pillage des pauvres Indiens et le dévergondage imposé aux Indiennes par les Espagnols, leur sort tragique dans les mines d'argent et de mercure : pour lui, tout ceci se nomme miracle pour se souvenir de la bonté divine ... !

Nous avons cité des cas d'erreur de transcription de noms propres. Par exemple (VI, p. 22-23) nous avons relevé que le nom de l'époux de Da Beatriz Quispiquepe était successivement un capitaine Martin de Ayala, puis un capitaine Martin Garcia de Oyola. Il s'agit cependant de Martin Garcia de Loyola qui fut gouverneur du Chili et que le vice-roi Francisco de Toledo apprécia fort (V, lettre de Lima au roi du 19 avril 1579, (p. 135), puis lettre au roi du 27 novembre 1579 (p. 165) et enfin, à la page 176, une citation dans une autre lettre au roi, de la même date).

Nous avons relevé diverses confusions entre son père et son grand-père (VI. p. 15 et 16). Racontant la capture de Franco Hernandez Giron (p. 433), il la décrit sous ces termes : "el dho franco hernandes se fue cin armas muy pobre con seys capitanes y llego cin polbora ni pelota (boulets) yaci le prendio como amuger los ynos guancas...". Page 435, il reprend ce récit de la capture du chef rebelle, et mentionnant l'Apo Alanya Chuquillanqui, il écrit : "...prendio a franco hernandes giron con los drosus seys capitanes q. le hallo muy pobre cin armas ni polbora ni pelota ... y le prendio como amuger seentrago alas manos de los ynos guancas ...". Le nom de ALYANA apparaît sept fois dans un sombre récit de vendetta raconté dans les pages 1116/1106 et 1117/1107 alors qu'au cours de ce même récit, Foma écrit une fois AYALA.

Terminons avec un exemple de répétition d'anecdotes. Page 1122/1112, Foma dit avoir rencontré une caravane d'Espagnols sans porteurs, car, lui dirent-ils, la loi des chrétiens de Castille interdit de charger un homme puisque Dieu a créé les animaux dans ce but. Page suivante, Foma reprend son histoire et insiste sur le fait que ces voyageurs débonnaires sont bien des Espagnols d'Espagne, alors que page 1121/1111, il avait écrit un récit un peu différent. Là, il avait rencontré une demi-douzaine de porteurs indiens accompagnant une caravane d'Espagnols, alors que la loi n'autorise l'engagement d'Indiens qu'à titre de guides et non de porteurs. Il s'agit sans doute du même épisode, dont les scènes tantôt édifiantes, tantôt révoltantes, se passèrent près de Uadachiri et du tambo de Chorrillo. Le but moralisateur est visible.

Foma ne soigne que peu la rédaction des noms propres, nous l'avons vu. Il semble avoir appris l'espagnol auditivement. Il écrit Jubeter pour Jupiter (1080/1070), page 950/940, il écrit Muynzen pour Moïse, alors que page 60, il parle de la loi de Muyzen et mentionne les Turcs et les Maures barbus qui subissent la loi de Mazoma. Il écrit Culum pour Colomb (p. 370 et 374). Mais l'exemple le plus intéressant de la fantaisie de Foma se note dans une phrase de la page 957/947 "... fue soberbio - so como luys ber y asi fue castigado Luzifer ... " alors que Foma propose un règlement de police et critique les abus de certains juges oublieux des enseignements de la religion et du droit. Page 437, Foma avait déjà écrit "... soberbiosos como lusefer deluysber se hizo lusefer el gran diablo ... ". Une fois de plus, non seulement Foma ne relie pas ses propositions, mais encore, il ne se relit pas.

A la page 1116, nous l'avons vu, il mentionne de nouveau le nom de Alyana comme il l'avait fait à la page 435 lors du récit de la capture de Giron (Apo Alyana Chuquillanqui) en l'individualisant, alors que page 1120/1110, il écrit : "... los Ynos alanyas chuquillanquis auian de servir en las minas ... ", faisant cette fois un terme collectif de ce nom propre. Mais on ne doit pas trop critiquer Foma à ce sujet. Son temps foisonne d'exemples similaires et ne voit-on pas le vice-roi, D. Francisco de Toledo, homme fort cultivé cependant, désigner dans sa correspon-

dance à Philippe II (lettre du 19 avril 1579, V, p. 124) le corsaire Francis Drake sous le nom désinvolte de "Capitan Francisco" alors que Drake venait de piller Valparaiso et d'attaquer le Callao. Il serait facile de plaisanter le style de Poma l'Indien. Si on le compare à celui de Diego de Trujillo dans sa "Relacion del descubrimiento del Reyno del Peru", écrite à Cuzco en 1571 ou à celle d'Alonso Borregan, lui aussi un simple soldat de Fizarre, intitulée "Cronica de la conquista del Peru", on peut dire que sa rédaction n'est guère pire que celle de ces deux modestes civilisateurs, sauf en ce qui concerne l'usage abusif des mots indiens. Fizarre écrit Atabalipa tout comme Sanchez de la Hoz, alors qu'Cviedo mentionne le dernier Inca sous le nom de Atabaliva. On ne peut critiquer l'orthographe de Poma si l'on veut se souvenir que celles des XVIème et XXème siècles diffèrent sensiblement. Du reste, il suffit de lire la lettre adressée au roi en janvier 1566 par Garcia de Castro, gouverneur du Pérou, pour constater que notre chroniqueur ne s'exprime pas trop mal en castillan, langue apprise sans doute auditivement. N'oublions pas que les chroniqueurs suisses du XVIème siècle, les Diebold Schilling, les Veit Weber, les Valerius Anshelm sont presque illisibles de nos jours et que les historiens militaires suisses doivent les rétablir en allemand moderne.

Poma n'est pas un raffiné. Le mot cru ne l'effraie pas. Sans doute ignore-t-il les règles de la bienséance et chez lui l'espagnol brave l'honnêteté. Il parle avec violence de la prostitution à laquelle on asservit les femmes indiennes. Les vocables les plus populaires, même populaciers, affluent sous sa plume pour décrire ces malheureuses et leurs proxénètes. Il est rabelaisien en décrivant la chicha (981) ou en proposant une réglementation de l'hygiène intime et publique (p. 877/867). Il devient franchement grossier en dénonçant les tourments et les humiliations infligés à des Indiens et des Indiennes par son ennemi intime, le P. Juo Aluadan ou Alvadan (p. 576/566) et les ambitions des futurs corregidores (517). Il atteint alors le style classique du corps de garde.

Ce champion de la ségrégation raciale pour sauver l'indianité est aussi un raciste. Il professe le même mépris pour les Indiens "cannibales et nus" de l'Antisuyo que le raffiné Garcilaso de la Vega. Une étude prochaine sur la géographie et l'ethnographie de Poma de Ayala nous montrera un homme assez ignorant, quoique pédant et fêru de nationalisme.

Nous avons mentionné son animosité contre un prêtre. Ce curé Aluadan, soit Alvadan, n'est pas la seule victime de Poma. Il a d'autres cibles et exerce sa verve contre divers ecclésiastiques avec plus de méchanceté encore que contre des juges ou des fonctionnaires civils prévaricateurs et pilleurs des deniers publics.

A quatre reprises (pp. 517, 621/611, 658/648 et 1080/1070),

Foma de Ayala, avec une animosité visible, cite un prêtre nommé Morua. Il est fort possible et même certain que cet ecclésiastique soit le P. Martin de Murua, que Foma désigne sous le nom de "Merzenario" (mercenaire) alors que son vrai titre est "Mercedario". En effet, le P. de Murua appartenait à l'ordre de Na Sra de la Merced de Redencion de cautivos, soit l'ordre de la Merci de rédemption des captifs. Nous nous bornons à citer Foma, sans prendre parti, laissant à d'autres, plus qualifiés, le soin de reprendre ce problème. Ajoutons que Foma a quelquefois des plaisanteries dénuées d'esprit : à côté du "Merzenario" si gratuit, il emploie à plusieurs reprises l'expression "Froculadrones" (914/904), pour qualifier les "procuradores", contre les exactions desquels il ne cesse de protester.

Voyons les causes possibles de cette hargne. En effet, le P. Martin de Murua est l'auteur d'une "Historia del origen y genealogia de los Reyes Incas del Peru" qu'il déclare avoir terminée en 1590, en mai plus précisément. Le P. Bayle, S. J., dans son édition de 1946, admet la date de 1600 (VII). Or, nous savons que la première édition de cette chronique eut lieu à Lima en 1922, (X, Vol. III, art. 1809) et que deux autres éditions datent de 1946, l'une à F. Loayza (X, Vol. IV, art. 3409) à Lima et l'autre à C. Bayle, à Madrid (X, Vol. IV, art. 3471). Dans le volume I de la précieuse bibliographie de Rivet et Créqui-Montfort, sous article 10, on lit que ce manuscrit de 172 pages in-folio aurait été envoyé directement à Philippe III et donné par le roi en cadeau à un bibliophile, ou que c'est du couvent de la Merced, à Madrid, qu'il aurait été envoyé à ce bibliophile.

Comment se peut-il alors que Foma puisse citer cet ouvrage manuscrit, s'il ne l'a lu ou entendu mentionner ? N'oublions pas que Foma, fort dévôt, ne vénère, au fond, que les Jésuites et les Franciscains et qu'il attaque, en général, les réguliers des autres ordres en les accusant de tous les défauts, tout comme la majorité des prêtres paroissiaux, à un point tel qu'il n'hésite pas à écrire "cifuera los glerigos y dominicos mersenarios agostinos como estos dhos pes dela compania de jesus q'no quiere yr a castilla rrico niquiere tenir hazienda, .." (p. 479), car seuls les Jésuites suivaient leur voeu de pauvreté. La Chronique de Foma date en tout cas de 1614, puisque nous avons trouvé cette date à la page 1014 (VI) : le manuscrit de Murua a-t-il circulé ? Foma semble fort bien renseigné sur la vie de l'Eglise, même si trop souvent il a la mentalité d'un sacristain plutôt que celle d'un vrai chrétien; il cite aussi des textes édifiants qui n'apparaissent que dans des recueils non datés du XVIIe siècle, par exemple des oraisons composées par le R. F. Luis de Granada que nous examinerons plus loin.

Foma écrit (IX, p. 1080/1070) "... y escriuio otro libro fray martin de morua de la horden de Na Sra delas mercedes de rredencion de cautibos escriuio dela historia delos Yngas escriuio otro libro

el pe cauellos \*) delos Yngas comenso a escriuir y no prosedio el Ynga ni como ni de q. manera ni por donde ni deplara ci le benia el derecho...". On pourrait croire que Poma a suivi le même ordre que le F. de Morua : la lecture même rapide du texte de Morua montre un parallélisme assez frappant dans la division en chapitres de cette histoire écrite en 1600 et la chronique de Poma rédigée en tout cas en 1614. Comme le fait remarquer très justement Juan B. Lastres dans sa préface à l'interprétation due au Lt Colonel Luis Bustos Galvez (III, p. XIV), "il est possible qu'il ait connu quelques chroniques et histoires de l'époque. Mais son égolâtrie fait qu'il n'en cite aucune. C'est une sorte de "Quipucamayoc" qui se sert des fils et des noeuds invisibles de sa mémoire" (Quipucamayoc étant le lecteur des Quipus ou aide-mémoire bien connus).

Revenons à la diatribe de Poma. A la suite de cette exécution littéraire de Cavellos, il poursuit (IX. 1080/1070) Morua de sa fureur et profitant de ce que cet historien a eu le malheur de rappeler le paganisme péruvien, il ajoute que les Espagnols, eux aussi, tout comme les Romains, ont été des païens "... tubieron herronia ydulos al jubeter yal bezerro ... " (sans doute Jupiter et le Veau d'Or) ... " y por la misericordia de dios ... son cristianos y acil los ynos somos cristianos ... ". Il serait intéressant que des chercheurs, sur place, aidés par les archives conventuelles essaient de résoudre ce problème littéraire. Nous le répétons, Poma n'a été qu'un modeste rouage de la vie coloniale même si une monomanie indéniable l'a poussé à se vouloir grand pour les petits, alors qu'il n'était qu'un petit pour les grands. Relevons encore un fait amusant. Une fois de plus, les images de Poma illustrent un ouvrage dû à un personnage de mentalité opposée : après l'usage par A. Gheerbrant des dessins de Poma dans son édition de Garcilaso de la Vega, le P. Bayle se sert de l'image de l'exécution de Topa Amaru (Chronique p. 451) dans sa planche de la page 151.

Parlant de l'abandon de leurs terres par les Indiens victimes des exactions tant civiles qu'ecclésiastiques, Poma mentionne les mauvais traitements subis de la part d'un frère "mercenaire" nommé Morua, très compétent dans l'art de molester les pauvres Indiens, "... y se fueron porel mal tratamiento deun flayre merzenario llamado morua gran letrado para hazermal alos pobres ynos ..." (IX. 517/507) et il raconte par le détail les procédés utilisés par ce prêtre pour extorquer des sommes exagérées aux Indiens, avec l'aide d'un complice, sous couleur de percevoir les taxes légales.

Page 658/648, Poma reprend ses accusations et écrit : "Frayle Merzenario este dho Morua comendador del Fueblo de yanaca dela prouincia delos ayamaras et quel destruyo grandamente alos ynos conel mal y dano ... ". Il l'accuse d'exploiter le travail féminin, de punir sans raison les Indiens, de menacer de les faire périr sous le fouet,

---

\*) Ce pe Cauello serait Miguel Cavellos Balboa qui, d'après Fietschmann (p. XVII) aurait publié un livre sur les Incas.

de telle sorte que les villages se dépeuplèrent devant la violence du prêtre qui se laisse aller à les frapper de sa discipline. Il n'hésite pas à raconter par le détail une sombre histoire de favoritisme pour sauver le complice du prêtre, faits sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'arrêter ici, car la haine est visible : "... este dho frayle morua fue cura dotrinario del pueblo de pociuanca pacica pichiua este fue pe y corregor uicario alcalde uerdugo con sus proprias manos con su disciplina castigaba ...". Nous savons par une notice biographique (VII. p. 433) que le F. Murua fut successivement curé de Huata, en Charcas, de Capachica dans le Collao et de Aimaraes, ce qui semble bien identifier l'adversaire sans le savoir de Foma avec l'auteur de l'histoire des Incas.

Le P. Bayle reproche à Murua sa monotonie, son manque d'élan, ses redites, son manque de ponctuation, mais il souligne sa spontanéité et son amour du Pérou, malgré son mauvais espagnol et le manque de lien entre ses phrases. Que voilà aussi une critique pertinente pour Foma de Ayala et son texte, victime des mêmes défauts, (VII. p. 37) !

Dans une virulente critique des mauvais prêtres, car Foma ne s'attendrit que devant une vie vraiment évangélique, il se fait un malin plaisir d'inscrire un "... Zermon de frayle merzenario Morua ..." dans une anthologie de prêches qui sont tout, sauf d'inspiration chrétienne. Cependant, une note de Fosnansky (IX. p. 621/611 No. 3) nous fait savoir qu'il s'agit "d'un quéchua ancien intraduisible". Nous pouvons y déceler cependant des allusions à la sorcellerie, au concubinat et l'esprit procédurier des Indiens aymaras.

Mais Foma ne se borne pas à attaquer un concurrent ou un prédécesseur comme Murua. Il cite quelques ouvrages qui ont l'honneur d'être parmi les tout premiers publiés au Pérou. Page 1079/1069, il cite un livre après avoir mentionné le nom de ses vieux informateurs qui peuvent aussi avoir été les informateurs des enquêteurs royaux de fin 1571 et du début de 1572 (IV. pp. 37-73). Ce livre est décrit comme suit "... y despues se hizo otro libro escrita del pe. maystro juzepe de acosta rretor dela compania de jesus escrita de natura de pobiurbis y deprocuranda y cartilla caticismo preparacion y libro confesonario y dotrina en lengua quichiua y aymara proueyda enel Sto concilio... en la dha ciudad y corte delos rreys de lima...". Cet ouvrage pourrait être la "Doctrina cristiana y Catecismo para la Instruccion delos Indios", publiée à Lima en 1584 chez Antonio Ricardo, qui, d'après Rivet et Créqui-Montfort (X. Vol. I. art. 5), a fait l'objet de recherches nombreuses en paternité. On lui attribue plusieurs auteurs possibles, dont justement le Père Jésuite José de Acosta, ici Juzepe de Acosta. Il est donc intéressant d'apprendre par Foma le nom de l'auteur admis à son époque. Il donne ici raison à l'hypothèse de Carlos Prince et de José Toribio Medina (X. Vol. I. page 9), qui admettent la rédaction par le P. de Acosta, alors que d'autres noms sont avancés. On sait que Foma

aime les Jésuites. En plus d'une page, surtout dans les chapitres que l'on peut nommer utopiques, Poma, après avoir désespéré et dit près de cent fois "no ay rremedio", se reprend et s'exclame "habra rremedio", (sous-entendu que l'on suive ses indications), propose une organisation laborieuse, marquée par l'apartheid, coupée par des cérémonies religieuses bien définies et des chants d'église bien précisés, qui n'est pas sans laisser prévoir l'ordre qui régnera un jour dans les missions jésuitiques du Haut-Paraná. Il n'est donc pas étonnant que si ce livre a bien été écrit par le F. Acosta, Poma ait pu le connaître. Sontémoignage est celui d'un contemporain. Il est intéressant mais il ne peut être accepté les yeux fermés. La valeur testimoniale des allégations de notre chroniqueur est sujette à caution. Malgré la sympathie que l'on peut éprouver pour ce défenseur d'une cause perdue, Poma a donné tant de fois la preuve de son inculture et de sa vision étroite des choses de l'esprit que l'on ne peut qu'enregistrer sa déposition et la verser au dossier, quoique un fait troublant semble lui donner raison : il copie le titre et précise "proveyda en el Sto concilio". Rivet dit (X, Vol. I, art. 5) que cet ouvrage porte bien "compuesto por autoridad del concilio prouincial que se celebrou en la Ciudad de los Reyes, el ano de 1583".

Nous n'avons pas retrouvé dans la précieuse bibliographie de Rivet (X) le nom de Juo ochoua de la Zal, prior, perpetua de San Juo de Letran, cité à la même page par Poma. Par contre notre chroniqueur mentionne "... compuso otro libro y lo escriuio el maystro fray domingo de Sto tomas de la horden de Sto Domingo escrita libro de bocabulario dela lengua del cuzco chinchay suyo quichia todo rrebuelto con la lengua espagnola". Ici l'allusion est claire. Il s'agit de la "Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Peru, neuamente compuesta por el Maestro Fray Domingo de S. Thomas, de la orden de S. Domingo", imprimée à Valladolid (10, 1, 1560) (X, Vol. I, art. 3) ou du "Lexicon o vocabulario de la lengua general del Peru" du même savant dominicain, également imprimé à Valladolid le 10 janvier 1560 (X, Vol. I, art. 4). Dans l'analyse critique donnée par Rivet et Créqui-Montfort, il est dit que seul le quéchua est utilisé, alors que Poma mentionne aussi le chinchaysuyen.

Un autre ouvrage classique de la littérature religieuse du début de l'époque coloniale est le "Symbolo catholico indiano", pour l'enseignement missionnaire en quéchua et aymara, composé par le F. F. Luys Hieronymo de Cré, né à Guamanga en 1554, prédicateur de l'ordre de S. François, de la province des douze apôtres du Pérou, imprimé à Lima en 1598 chez Antonio Ricardo (X, Vol. I, art. 11). Poma (p. 1080/1070) le cite dans ces lignes "... yescriuio otro libro confisionario escriuio fray Fo y geronimo dure pe dela horden de S. franco ...". Poma se soucie fort peu de l'orthographe des noms propres : nous avons cru à une erreur de transcription de la part de Fosnansky et suivant le conseil donné par Rivet (X, Vol. IV, art. 3116) au sujet de l'édition malgré tout inappréciable de Fosnansky, nous avons comparé l'édition de l'érudite péruaniste avec l'original en fac-similé publié par Paul Rivet en

1936. Il n'y a pas de faute, sinon de la part de Foma ou de son secrétaire. Il s'agit bien de l'ouvrage du futur évêque du Chili, mort en 1629. Notons en passant que ce même prélat publia en 1598 "Crden de enseñar la doctrina Christiania en las lenguas Guichiuas y Aymaras" à Lima, (X. Vol. I, art. 12) comblant ainsi les vœux de Francisco de Toledo (I, p. 74) et de Foma (479, 620, 711 et 781).

Foma mentionne (p. 922/912) des livres édifiants, rédigés par de "savants docteurs illuminés par le Saint Esprit", comme le R. F. Luys de Granada, cité avec les auteurs déjà mentionnés, tels le R. F. Domingo, le F. Poduré . . . . La bibliographie (X) mentionne le F. Luis de Granada dans l'article 102, sous "MERCADO (Juan) compendio del V. F. Luis de Granada, en la lengua general del Feru. Ms." Dans le Vol. II, de la bibliographie, (X), on trouve sous article 805, "Catecismo Mayor ordenado por Santo Toribio y aprobado por el primer Concilio Limense en 1583", imprimé à Lima en 1891, la notice suivante : "Oraciones compuestas por Fray Luis de Granada ; p. 207-231" qui ont dû paraître en 1583 dans le "Catecismo mayor" (X. Vol. I, art. 5).

Nous nous rendons compte que le texte de Foma n'est pas qu'un remplissage entre deux images, comme on le déclare trop souvent à la suite de Pietschmann depuis 1908. Mais cette érudition est sujette à caution. Foma se révèle trop souvent comme un primaire : du droit, il connaît surtout la chicane et ses thèmes juridiques favoris sont les lois sur l'héritage, l'abornement, les droits réels et les problèmes de succession aux charges publiques. De la religion, il connaît, nous l'avons dit plus haut, les soucis du sacristain, et c'est plutôt un diseur de patenôtres qu'un esprit religieux. Il matérialise "le programme d'un fanatique christianisé" écrit Juan B. Lastres (III, p. XV). Il se veut profond politique, mais il ne voit le gouvernement que par le petit bout de la lunette. Seul des étrangers, le roi d'Espagne, légitime souverain du Pérou (p. 667/657), car il est le seul héritier de l'Inca mort sans postérité, a son mot à dire en Amérique, alors que Foma de Ayala, prince indien, ne peut être moins que le régent du royaume. "Sueños de un iluso, delirios de un empecinado" écrit aussi Lastres (III, p. XV). On ne peut cependant être aussi méprisant que Roberto Levillier qui citant 8 fois son nom, ajoute une fois avec dédain "Foma de Ayala fantasea como de costumbre, . . ." (IV, p. 233). On ne peut atteindre Foma par une simple démarche intellectuelle. Il faut faire abstraction de ses propres concepts pour s'intégrer à cette expression malhabile d'une conscience torturée, pleine de complexes, taradée par le problème de la disparition du peuple indien, à la suite du métissage et de la débauche généralisée, de l'alcoolisme, du désespoir, de la misère née des prévarications civiles et religieuses, des corvées injustifiées, spécialement dans les mines, du manque de justice, de la prolétarianisation d'une société jusqu'alors hiérarchisée et de la servitude de l'Indien érigée en méthode de gouvernement. L'outrance de l'expression, la répétition, l'erreur même, la passion du discours, l'absence de composition et le goût de l'invective, de la dénonciation même, ne peuvent

faire oublier que ce texte malhabile contient une constitution, un code civil, un code pénal, une loi de procédure pénale, une loi sur l'agriculture, une loi organique sur la ségrégation raciale (ici Poma est partisan d'un apartheid, seul capable de sauver l'Indien de la disparition totale), et de la répartition des "mitimayos", ici les immigrants européens ou noirs, qu'il assimile à des personnes déplacées, une loi sur les cultes et même, pourrait-on croire, à un projet de concordat, un projet d'organisation des études missionnaires avec la création d'un diplôme de quéchua ou d'aymara indispensable pour être ordonné prêtre, un règlement de bornage, la réglementation du droit de succession des chefs indiens, la codification des droits indiens, une proposition de règlement de la coexistence hispano-indienne, l'organisation des travaux personnels et des taxes en espèces, une loi fiscale, la création d'un contrôle financier, un projet de contrôle des prix, la fixation des tarifs pour les objets artisanaux et les objets d'échange, une loi somptuaire, une loi sur la colonisation intérieure qui, nous l'avons dit, préfigure les Missions jésuitiques futures, etc., tous projets marqués au coin du sens péruvien de l'administration, soit la planification et la centralisation, Poma, régent, devant assurer le bonheur du peuple indien, Aux Espagnols les villes, aux Indiens la campagne. Les Andes voient reflourir l'opposition des concepts grecs et romains : la Ville était tout pour le Grec, la paix rurale était le vrai milieu pour le Romain,

Nous étudierons prochainement, en plusieurs chapitres, les projets et les vaticinations de notre homme. Devant le bris de la hiérarchie inca, Poma semble être victime du complexe du soldat démobilisé privé soudain de la discipline et de l'exécution d'ordres !

Mais ce "transhumant, ce vagabond" comme le définit César Miro (III. P. XI) nous donne encore quelques preuves d'un savoir bien douteux. Examinons les titres de quelques auteurs que l'on peut assurer qu'il n'a jamais consultés. Dans son livre "escrito y debojado de mi mano" (p. 10), il énumère les empereurs romains, les empereurs d'Allemagne, les papes, dont il donne la liste exhaustive, il cite des "philosophes astrologues" (p. 43). Il n'hésite pas à reprendre la théorie de l'origine juive des Indiens, qui suivirent la "ley de Muyzen" (Moïse) (p. 60). Il connaît l'astronomie et le comput du temps chez les Incas (72), car les Indiens "entendian por las estrellas y cometas y del clip (sic) del sol y dela luna ...". Dans son histoire des guerres incas, il semble plus véridique que Garcilaso de la Vega qui veut nous faire accroire que les généraux de Cuzco étaient de subtils diplomates qui, par dialectique, amenaient les chefs ennemis à faire leur auto-critique et à se soumettre à la douceur des lois incas.

On pourrait croire que Garcilaso de la Vega paraphrase les vers 852-853 du livre VI de l'Enéide : "... pacique imponere morem Parcere subjectis et debellare superbos" ou qu'il s'inspire du De Officiis de Cicéron (Livre I, chap. 11 et 12), dans lequel l'auteur insiste

sur l'obligation au vainqueur de dominer sa victoire, d'accorder une paix de compromis, d'installer des rapports de patrons et clients, et d'agir avec douceur avec les vaincus ... alors que Poma, plus véridique, sans doute parce qu'il ignore les falsifications de l'histoire officielle, raconte crûment les sanctions prises contre les vaincus comme le cannibalisme rituel par la manducation du coeur (p. 66) ou bien "ylos mataron atodos los contrarios capitanes ..." (p. 172) ou les décollations signalées à la p. 154.

Il mentionne Caton de rroma (p. 68), Ponpelio julio zezar (p. 68 et 72), ainsi que Aristote (p.72), à côté de Marcos flauio y glauio. Il cite aussi un apôtre "prime dotor deudorité muy antiguo dotor de la yglesia obispo" que Pietschmann (p. XVI) de son introduction figurant dans l'édition fac simile de Rivet détermine comme étant Théodoret. Il s'agit alors de Théodoret, écrivain religieux de la première moitié du 5ème siècle, qui vivait à Antioche. On peut se demander si Poma a lu les oeuvres de cet auteur, tout comme celles des "filosofos yastrologos gramaticos puetas" (p. 68) de l'antiquité qu'il cite (cf. aussi p. 43).

On note des contradictions entre le récit de la conquête rédigé par Poma et l'histoire contrôlée. Il raconte et dessine l'exécution d'Atahualpa selon des vues personnelles : il le fait égorger (planche p. 390 et texte p. 391) alors que la tradition veut qu'il ait été étranglé. Malgré un visible esprit de soumission au roi d'Espagne qu'il reconnaît comme son souverain légitime, Poma s'exprime souvent durement contre les artisans de la conquête et certaines pages sont inspirées par une veine satirique des plus rudes.

Il est aisé de supposer que Poma n'a pas lu tous les ouvrages qu'il a cités. Il les a peut-être feuilletés ou vus chez des prêtres, qu'il semble avoir fréquentés assidûment. Il a pu en entendre parler. Cette érudition superficielle ne doit pas nous émouvoir, car Poma est avant tout un politique. Son esprit est tourné vers le gouvernement des hommes et l'administration de l'Etat péruvien. Même son charmant calendrier agricole, sourire agreste qui pendant un court instant illumine un monde de sombres pensées, est un instrument de combat. Il doit prouver que l'Indien, agriculteur-né, ne peut être détourné de sa fonction naturelle qui est de ravitailler le pays en produits vivriers (1130/1120 et 1167/1157).

Qui dit politique dit état de tension. Poma n'échappe pas à cette règle éternelle. Il représente un ordre de choses périmé. Il se doit donc d'attaquer l'ordre nouveau incarné par les principes juridiques et administratifs du vice-roi, Don Francisco de Toledo, car ceux-ci limitent singulièrement ses prétentions, alors que les vice-rois antérieurs et ses successeurs se voient couverts d'éloges (p. 435 à 471), spécialement "Don Andres marques de canete", soit Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Canete, 3ème vice-roi de 1555 à 1561 qui, si l'on

en croit Poma, fut "... christianissime et ne fit de mal à personne, ni aux conquérants ni aux fils des Incas ni aux grands seigneurs et aux notables de ce royaume ..." (p. 439).

Poma de Ayala connaît les Ordonnances édictées par Toledo, qui administra le Pérou de 1569 à 1580, Il les mentionne pour les critiquer âprement, Le Mémorial de Toledo (I) et les lettres adressées au roi Philippe II (V) révèlent un grand seigneur libéral, à l'esprit ouvert, ethnologue et sociologue par tempérament et anticipation (V, p. 41-43 lettre du 6. 4. 1578 et IV, pp. 33-73), dont la bienveillante fermeté le désigne comme un administrateur de grande classe. Sa puissante personnalité apparaît en filigrane dans de nombreuses pages de Poma, alors même que cet auteur ne veut pas le nommer pour légitimer de son nom une réforme déjà légalisée par Toledo et entrée en vigueur.

Les 31 chapitres des Ordonnances, projetées pour un "Buen gobierno" (I, p. 69 et 73), furent publiées et criées à Cuzco sur ordre de Toledo du 18.10.1572. D'autres ordonnances secondaires furent données à Arequipa en 1575. Fonctionnaire, Poma a connu ces dispositions légales, il a dû les appliquer, il les a commentées et sans aucun doute il les a vu violées, comme le reconnaît amèrement Toledo lui-même dans le chapitre VIII de son Mémorial ou rapport de gestion (I, p. 77). Ses dispositions les plus généreuses - et elles abondent dans cette législation qui a peut-être eu des prolongements dans les appels à la morale et à la justice dans le droit colonial lancés par le F. Francisco Suarez dans son ouvrage classique "De Legibus", imprimé à Séville en 1612 sont restées trop souvent lettre morte pour les autorités civiles et religieuses imbuës de leur supériorité, "enseñoreados" écrit Toledo (I, p. 73). Poma critique ces dispositions humanitaires au nom de la vieille loi si vertueuse. Rien n'est plus humain, et nous sommes bien placés aujourd'hui pour le constater, que beaucoup préfèrent être opprimés dans leur langue qu'être aidés en langue étrangère... A toutes les époques, sous toutes les latitudes, l'ancien régime a été paré de vertus incomparables par ceux qui, à tort ou à raison, estiment avoir été dépossédés de leurs privilèges. Ce sentiment de frustration explique la hargne de Poma contre Toledo.

Il faut reconnaître que celui-ci contraria fort les prétentions dynastiques de notre chroniqueur et que ses ordonnances amenèrent un ferment de modernisme inacceptable pour un tel conservateur. En effet, tout ce que pense Poma, tout ce qu'il dicte ou écrit, est marqué du sceau du planisme inca. Or, Toledo écrit : "... s'il est dangereux et délicat d'arracher et de déraciner des coutumes anciennes et des libertés, j'ai noté qu'il en coûte peu de maintenir ce qui a été mis sur pied les premières années" (I, p. 94). Meilleur connaisseur des faiblesses humaines, Machiavel rappelle dans le chapitre VI du Prince qu' "... il n'est rien de plus difficile à traiter, de plus incertain à réussir, de plus dangereux à arranger que de prendre l'initiative d'intro-

duire des institutions nouvelles, car le novateur a pour ennemis tous ceux qui se trouvent bien dans les anciennes institutions ...".

Malgré quelques compliments disséminés (p. 447, 448, 962/952 et 1115/1105), Poma attaque violemment le grand administrateur royal. Avec une joie sadique, il le dessine mourant de male rage dans son château après son retour en Espagne, après le refus de Philippe II de le recevoir (p. 449 et planche p. 458), pour avoir, dit Poma, fait exécuter un roi, en l'occurrence le jeune Topa Amaru, arrière-petit-fils de Huayna Capac, "ainsi son orgueil tua D. Francisco de Toledo". Par sa correspondance, nous savons que le vice-roi demanda à maintes reprises, pour cause de fatigue et de santé, à être relevé de ses charges rendues plus épuisantes encore par les attaques des corsaires britanniques, et que le roi ne répondait jamais (V. p. 33, lettre du 5.5.1578, p. 90, lettre du 18.2.1579 et p. 169, lettre du 27.11.1579).

Four Poma, et cette insinuation doit être examinée à la lueur de l'histoire, le roi a refusé de recevoir Toledo pour avoir, par l'exécution illégale de Topa Amaru, créé le mutisme définitif des Indiens en ce qui concerne l'emplacement des trésors cachés des Incas. Poma nous raconte que contre sa vie sauve, le malheureux et innocent petit prétendant offrait de reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne et de lui donner des millions en or et argent, provenant du trésor caché de ses ancêtres et de lui indiquer l'emplacement de mines tenues secrètes (p. 452). Mais la sentence de mort fut maintenue et Poma glose souvent à ce sujet.

Car Poma, cet émotif, sait quelquefois raison garder et il abat son jeu : les inventeurs indiens de mines doivent être récompensés et intéressés à leur exploitation sans être frustrés de leurs droits par des concessionnaires espagnols (p. 974/964). Il joue habilement sur les pertes théoriques subies par l'Eglise et la Couronne depuis l'exécution de Topa Amaru. Mais ces paroles conciliantes, ces propos insidieux, dissimulent la pensée politique profonde de Poma. Les chroniqueurs espagnols insistent tous sur la politique annexionniste suivie par les Incas lors de la formation territoriale de l'empire (IV. p. 51 et 167), et leur dénie tous droits de propriété sur les terres conquises, alors que pour notre chroniqueur ces droits incas sont d'origine divine "... son nosotros propietarios legitimos de la tierra por derecho de dios ..." (p. 968/958) et que les titres de propriétés de ses propres biens, contestés sans vergogne, datent d'Adam, d'Eve et de Noé (p. 914/904). N'accablons pas trop Poma : il défend des privilèges héréditaires peut-être, imaginaires sans doute. Une fois de plus on peut regretter que Toledo n'ait pas suivi les conseils si objectifs et si lucides de Machiavel. Dans le chapitre XVII du Prince, inspiré par son amertume devant les vices des hommes, le Florentin écrit : "Il (le Prince) devra surtout respecter le bien d'autrui, car les hommes oublient plus facilement la mort de leur père que la perte de leur patrimoine". Poma a raconté le

supplice de son grand-père, le Capac Apo Guamanchaua brûlé vif sur l'ordre de Fizarre pour n'avoir pas voulu révéler l'emplacement de trésors impériaux (p. 399). Il ne proteste pas plus contre cette exécution cruelle que son père, fidèle soldat des conquérants. Ce qu'il reproche à Toledo, c'est de modifier la structure traditionnelle du pays, et de l'évincer lui, Poma, des plus hautes charges car, de par sa naissance, il devrait être le régent du royaume, la "deuxième personne" comme il le dit sans cesse, la première étant le roi dont les deux royaumes, l'Espagne et le Pérou, sont liés par simple union personnelle, l'empire inca étant tombé en déshérence à la mort de Huascar "... et ainsi finirent les rois légitimes Incas et comme il n'eut pas d'héritier il laissa la couronne au Roi-Empereur D. Carlos et à son fils D. Philippe II et à D. Philippe III. ..." (p. 748/738), Mais Toledo ne connut certainement pas l'existence de Poma, ce qui est aussi grave que s'il avait été délibérément ignoré.

Il ne peut être question d'ouvrir maintenant le dossier de la querelle unilatérale Poma-Toledo. Il sera rapidement feuilleté et une étude ultérieure pourra souligner d'une façon encore plus précise l'antagonisme entre les deux conceptions juridiques esquissées plus haut.

Dans son Mémorial (I. p. 88), Toledo demande que la succession aux caciquats soit réservée aux jeunes Indiens les plus capables, formés dans des collèges, élevés dans la foi catholique et dont les qualités ne puissent être mises en doute, même s'ils ne sont pas nés. Poma (p. 450) raconte le bon tour joué aux Espagnols lors de l'inspection effectuée personnellement par Toledo au début de son proconsulat, visite mentionnée plus haut (IV pp. 33-73 et V, p. 41-43). On cacha les fils et les petits-fils des notables indiens. Pour cette raison, seuls les Indiens du commun furent visités officiellement. Pour cette raison aussi, dit Poma avec mépris, on fit des caciques principaux avec de misérables assujettis fiscaux "Indio pobre y tributario", ceci au détriment du pays. Poma insiste sur les qualités que doivent présenter les chefs indiens (p. 752/742 et 754/744) suivant l'ancienne règle qui voulait que les aristocrates péruviens aient été désignés par Dieu depuis Adam et Eve (p. 772/762).

On comprend alors que Poma s'élève contre les décisions du vice-roi. Celui-ci (I. p. 89) se propose d'intégrer les Indiens dans la vie politique en les autorisant à nommer leurs alcaldes et les alguazils (gendarmes) au cours d'élections dans le cadre municipal, opérations placées sous le contrôle préfectoral. Poma ne peut accepter cette méthode sans précédent dans son monde mental. En effet, les deux écoles spécialisées que Toledo destine à la formation de cadres administratifs indigènes donneront leur chance à des individus qui "... étant bacheliers sont par force faits caciques, notables ou petits administrateurs d'un ayllu alors qu'ils n'y ont aucun droit" (p. 868/858), le droit devant être compris ici au sens de Poma, c'est-à-dire le droit héréditaire,

comme ses titres de propriétés datant de la création du monde (p. 914/904).

Toledo insiste sur le goût de la chicane chez les Indiens, ce que notre chroniqueur note aussi. Le vice-roi propose (I, p. 91) la création de l'assistance judiciaire et des garanties légales sérieuses pour éviter l'endettement des plaideurs sans ressources. Poma fait la même proposition (p. 666/656). Le Mémorial date de 1580 et ses dispositions officielles sont donc antérieures à cette date, sans pouvoir être datées d'avant 1569. Tant Poma que Toledo insistent sur l'impérieuse nécessité des prêtres paroissiens et missionnaires de connaître à fond le quéchua et l'aymara (I, p. 74 et IX, p. 479 et 620/610).

Nul ne peut accuser l'administration espagnole de génocide délibéré. Les exactions des colons, l'insolence des "petits Blancs", l'extorsion de fonds par quelques prêtres indignes et des fonctionnaires prévaricateurs, l'abus des corvées imposées par des instances illégales, sont autant d'atteintes aux prescriptions de Rome et de Madrid, des lettres d'Isabelle, de 1504, aux instructions de Philippe III, datées de 1616, relatives aux mines, pour rester dans la période initiale du colonialisme espagnol. Toledo, très moderne, demande la péréquation des corvées pour soulager les provinces peu peuplées et utiliser plus judicieusement les forces vives de provinces plus habitées (I, p. 93).

A plusieurs reprises (533/523, 537/527, 599/589, etc.) Poma réclame l'APARTHEID, pour sauver la pureté de la race indienne et éviter un métissage résultant du dévergondage imposé aux Indiennes, métissage créateur d'une classe sociale indisciplinée. Toledo lui-même voudrait que l'on n'attribuât plus de si grandes quantités de terres libres aux Espagnols, en accordant une préemption aux Indiens lors de la liquidation des successions d'Indiens intestats (I, 94). Pour le vice-roi, les fonctionnaires espagnols doivent vivre dans les villes qui leur ont été assignées comme résidence et il ne doivent pas accumuler des richesses au prix de la "sueur des Indiens" (I, p. 94) alors que Poma, lui, espère que les curés indignes iront en enfer pour s'être enrichis de cette même sueur des Indiens "... uaya al ynfierno como sea rico conel sudor delos pobres Ynos ..." (1122/1112).

La création des deux écoles d'administration par Toledo, à Cuzco et à Lima, répond au besoin de protéger les étudiants indiens contre "l'agression andine" si bien décrite par le Dr. Monge, de Lima. Poma, lui aussi, insiste sur le danger du dépaysement vertical des Indiens. Il est instructif de voir qu'Alonso Borregan, dont la modeste chronique fut imprimée à Séville en 1948, ait reçu en date du 6, 11, 1562 du vice-roi Francisco de Luna, fort apprécié par Poma, l'autorisation de déterrer des trésors et des idoles de valeur, sous la réserve expressément signifiée du paiement d'un bon salaire à des Indiens volontaires recrutés sur place, dans les environs mêmes des chantiers de fouille

afin d'éviter des troubles physiologiques résultant de trop grands changements d'altitude.

Notons en passant que tant le vice-roi que Poma utilisent fréquemment les expressions "Buen gobierno" et "Servicio de Dios y de V. M.". Ce terme, "Buen gobierno", familier aux utopistes, apparaît déjà en 1337-1339 dans la vaste fresque peinte par Ambrogio Lorenzetti à Sienne,

Il est possible que Poma de Ayala ait rédigé un "Contre-Toledo" vengeur, car pour un aigri, un agitateur, un révolutionnaire, l'ennemi le plus haïssable n'est pas l'adversaire déclaré dont on guette les contradictions, mais bien l'homme indépendant qui tente de créer un climat libéral en refusant de se laisser impressionner par la violence des idéologies affrontées.

Inconsciemment, Poma de Ayala utilise les procédés les plus éprouvés de la propagande. On pourrait croire qu'il essaie de se persuader lui-même. Il répète inlassablement les mêmes arguments. On peut alors tenter de reconstituer sa pensée en examinant ses idées fixes sous l'angle statistique. Ces répétitions soulignent les lignes de force de son raisonnement.

Sa fausse érudition en matières géographique, littéraire, philosophique, ne doit pas nous détourner de cette oeuvre confuse que l'on peut désarticuler et ordonner à nouveau en chapitres cohérents. Il sera alors possible de tracer un tableau précis de ses aspirations et de ses plans, de ses espoirs et de ses haines.

La communication que nous recevons de cette oeuvre imparfaite est précieuse. Malgré son langage primaire, elle nous ouvre une fenêtre sur des sentiments confus mais profonds. Plus qu'une simple expérience juridique ou ethnographique, nous percevons la voix de l'indianité. Poma a quelque chose à dire. Nous devons l'écouter sans devoir pour cela partager à tout prix ses préjugés et défendre des revendications périmées ou téméraires. Ce qui devait être un brillant dialogue entre Felipe Guaman Poma de Ayala, d'ascendance royale et impériale, et le roi Philippe III d'Espagne, n'est plus que le soliloque amer d'un vaincu de la vie.

Ces Confessions et ces Rêveries d'un promeneur solitaire andin ont des accents qui ne peuvent tromper. La part faite aux réclamations personnelles et égoïstes de Poma, ainsi qu'à ses exagérations et ses accès de mauvaise foi, nous pénétrons dans un monde de sentiments sincères mais péniblement exprimés. Ce talent barbare est plus émouvant que les élégantes dissertations de pro-Indiens de formation académique.

Il y a du rêve et du calcul dans cette chronique. Il y a aussi de l'évasion dès qu'elle abandonne le ton à la Plutarque de l'histoire pré-pizarrienne et de la description des vertus de la société inca. Dès qu'elle se livre au récit des souffrances du peuple indien battu, pillé, démoralisé, amoindri psychiquement et organiquement par les hontes ravalées et les émotions dissimulées, cette chronique dépasse le simple récit : elle venge les Andins et affranchit Poma. Il préfère se révolter pour dénoncer les dérivatifs nocifs offerts à l'Indien pour se libérer momentanément de ses malheurs, dérivatifs nommés alcool, débauche, coca, tabac. Pour cette raison ses virulentes attaques contre les maladies sociales importées ou accentuées depuis la conquête sont un témoignage douloureux de l'anéantissement de la société péruvienne.

Il nous fait pénétrer dans un monde semblable à celui dans lequel nous vivons aujourd'hui. Les règles habituelles de la critique doivent être mises en action, mais il faut aussi accepter le sens secret du message de ce vaincu. Sa chronique est imparfaite, elle est partisane, ses protestations les plus dignes dissimulent les rancoeurs personnelles de son auteur, mais cette oeuvre barbare est le testament d'une existence vouée à la recherche du bonheur perdu par le peuple indien, qui, pas plus que sa famille, ne le reconnut.

\* \* \* \* \*

#### Bibliographie :

- I. BELTRAN y ROZPIDES Ricardo. Coleccion de las memorias o relaciones que escribieron los Virreyes del Peru acerca del estado en que dejaban las cosas generales del reino. Tome I, Madrid 1921.
- II. BURNAND Simon. Les dessins du manuscrit "El Primer nueva Cronica y Buen Gobierno compuesto por Don Phelipe Guaman Poma de Ayala. Société Suisse des Américanistes, Bulletin No. 20, Septembre 1960, Genève.
- III. BUSTOS GALVEZ Luis F. El Primer nueva coronica i buen gobierno, For Don Phelipe Guaman Poma de Aiala, interpretada por B. G. Lima 1956.
- IV. LEVILLIER Roberto. Los Incas, Sevilla, 1956.
- V. LEVILLIER Roberto. Gobernantes del Feru. Documentos del Archivo de Indias. Publicacion dirigida por D. Roberto LEVILLIER; Tomo VI. El virrey Fco de Toledo, (1577-1580) Madrid 1924).

- VI. LOBSIGER Georges, Felipe Guaman Poma de Ayala. Société suisse des Américanistes. Bulletin No. 19, (mars 1960) Genève.
- VII, MURUA (Fray Martin de Murua, O. de M), Historia del origen y genealogia real de los Reyes Incas del Peru. Publiée par C. Bayle, S. J. Madrid. 1946.
- VIII. MUTHMANN Friedrich, L'argenterie hispano-sud-américaine à l'époque coloniale. Genève, 1950.
- IX. POSNANSKY Arthur, El primer Nueva Cronica Ibuen Gobierno compuesto por Don Felipe Guaman Poma de Ayala. Publicada y anotada por Prof. Ing. Arthur Fosnansky, La Paz, Bolivia, 1944.
- X. RIVET Paul et Georges de CREQUI-MONTFORT, Bibliographie des langues aymara et kiçua, Université de Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, LI, Vol. I. Paris 1951. Vol. II, Paris 1952. Vol. III, Paris 1953. Vol. IV, Paris 1956.

\* \* \* \* \*

Le quatrième et dernier volume de la bibliographie des langues aymara et kiçua (X) s'arrête en 1955. Par conséquent, malgré cet incomparable instrument de travail, on ne peut dresser une bibliographie exhaustive des publications inspirées par la Chronique de Felipe Guaman Poma de Ayala. Il est cependant possible d'en extraire une liste d'une trentaine d'ouvrages ayant trait à cette chronique ou d'études utilisant les renseignements fournis par Poma de Ayala. Dans quelques autres cas, les notices de Rivet et de Créqui-Montfort nous font savoir que les auteurs se sont bornés à lui emprunter des termes indiens, des poèmes ou des dessins,

Quelques-unes des plus importantes publications analysent la vie pré-pizarrienne en se basant sur les données de Poma relatives aux époques archaïques, à la religion, à la médecine, au droit, à l'assistance sociale, aux danses et aux chants. Nous n'avons pu, à notre grand regret, prendre connaissance de ces études publiées dans des périodiques inaccessibles depuis Genève.

\*\*\*\*\*